

Balzac dans l'Histoire

*Études réunies et présentées
par Nicole Mozet
et Paule Petitier*

SEDES

Balzac, les mémorialistes et le romanesque consulaire et impérial

par Damien Zanone

Chez les historiens de la littérature comme chez les théoriciens du roman, l'œuvre de Balzac aime tous les discours sur le roman dans la première moitié du dix-neuvième siècle: l'émergence de la poétique romanesque balzacienne est identifiée comme le moment d'un important renouvellement du genre romanesque, situé autour de 1830.

Pour rendre compte de la rupture balzacienne en la mettant en contexte, les efforts d'explication ont traditionnellement beaucoup insisté sur l'importance du roman historique comme modèle narratif. Cette généalogie, comme on le sait, peut se réclamer de l'autorité de Balzac lui-même, qui a réitéré les hommages à Walter Scott, le « trouveur (trouvère) moderne ¹ ». Georg Lukács se place ainsi dans la perspective rétrospective de l'accomplissement balzacien pour valoriser le roman historique et accorder à Scott une influence majeure: « la grandeur de Scott réside dans son aptitude à donner une incarnation humaine vivante à des types historico-sociaux ² ». Lukács exalte Balzac comme le « grand admirateur et continuateur ³ » du romancier écossais; il définit son œuvre comme une « continuation du roman historique dans le sens d'une conception consciemment historique du

1. H. de Balzac, « Avant-propos » de *La Comédie humaine* [1842], *Œuvres complètes*, Paris, Furne, Durochet, Hetzel et Paulin, vol. I, pp. 12-13; Pléiade, I, 10.

2. G. Lukács, *Le Roman historique*, trad. par R. Saille sur l'édition allemande de 1956 (édition originale russe en 1937), Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 1977 [1965], p. 35.

3. *Loc. cit.*

présent » : le roman moderne naît dans « le moment esthétique formel où Balzac passe de la description de l'*histoire passée* à la figuration du *présent comme histoire*⁴ ». Ce « moment », de manière exemplaire, se produit à la suite de la parution des *Chouans* en 1829 : on a souvent remarqué le fait que ce soit par un roman historique consacré à une période récente que Balzac ait conquis le statut d'auteur, échappant à celui de « faiseur », de mercenaire soumis aux commandes des libraires-éditeurs.

Ces analyses, fortement étayées et argumentées – et auxquelles Lukács a presque donné force de loi –, sont très convaincantes. Mon but n'est donc pas de les contester ; mais j'aimerais leur apporter un complément. Les observations que j'ai faites dans le cadre de mon étude sur les *Mémoires* publiés après 1815 – textes qu'à l'époque on nomme « Mémoires historiques » – me poussent à vouloir accorder à ces écrits, aux côtés du roman historique, une influence notable sur le renouvellement du genre romanesque des années 1830 : sur le roman balzacien, donc. Si la qualité de ce dernier est – pour reprendre les termes de Lukács – de manifester « une conception consciemment historique du présent » et d'opérer une « figuration du *présent comme histoire* » alors il me paraît incontestable que le modèle des *Mémoires*, prégnant dans les années 1820, y a contribué également.

Si l'on éprouvait le besoin d'invoquer la biographie comme caution, la chose ne serait pas difficile. Les volumes de *Mémoires* sont nombreux dans la bibliothèque de Balzac. Plus encore, on pourrait rappeler que le jeune Balzac a commencé aussi bien en écrivant des *Mémoires* (pour le compte d'autres énonciateurs) que des romans historiques : dans les années de la Restauration, il pratiquait les deux genres dont les libraires-éditeurs voulaient garnir leurs catalogues. Stéphane Vachon donne toutes les précisions nécessaires, dans *Les Travaux et les jours d'Honoré de Balzac*, sur la participation de Balzac à la rédaction de *Mémoires* apocryphes : par exemple à celle des *Mémoires de Sanson*, le bourreau de la Révolution, ou des *Mémoires du marquis de Bausset*, ancien préfet de palais de Napoléon⁵. Je ne m'attarde pas sur ce point, mais signale quand même qu'on pourrait voir dans

4. *Ibid.*, pp. 88-89.

5. La question de la participation éventuelle de Balzac à la rédaction des *Mémoires* de son amie Laure d'Abrantès, parus quand, dans les années 1830, il se consacre avant tout à édifier une œuvre personnelle, est un cas infiniment plus complexe (et bien connu comme une sorte de tarte à la crème de l'érudition balzacienne). Pour une mise au point complète à ce sujet, voir l'article de Hervé Rousseau, « Quelques précisions sur la duchesse d'Abrantès et Balzac », dans *L'Année balzacienne* 1968, pp. 47-58.

cette activité de « teinturier », de scribe prêtant sa plume aux discours supposés des autres, une première incarnation, en acte, du rôle que Balzac revendiquera plus tard dans l'« Avant-propos » de *La Comédie humaine*: celui de « secrétaire » de l'histoire.

On peut cependant – on le doit! – se passer de la biographie pour mieux cerner l'influence des Mémoires dans le renouvellement de la poétique romanesque lors du « moment » balzacien. Le discours des textes en dit assez pour cela. J'envisagerai la question de deux manières. D'une part, en soulignant les traits qui rapprochent le roman historique et les Mémoires: afin de faire bénéficier les Mémoires, volontiers oubliés, d'une part du prestige reconnu au roman historique. D'autre part en identifiant plus précisément l'apport spécifique des Mémoires dans l'invention d'un nouveau modèle romanesque.

Mémoires et roman historique: complémentarité des modèles narratifs

On sait la promotion extraordinaire dont bénéficie l'histoire dans la première moitié du dix-neuvième siècle: dans le champ du savoir et dans celui de l'écrit. Dans l'état d'esprit post-révolutionnaire qui suit Waterloo, l'histoire fixe autour d'elle tous les prestiges: épistémologique, herméneutique et narratif. Elle est en effet valorisée – et aussi, dans une certaine mesure, inventée – comme objet de savoir, comme clef de compréhension du monde et comme modèle de récit. Le but n'est pas, au moment de cet enthousiasme pour l'histoire, de se rassurer par la précaution graphique qui, en déclinant le terme avec ou sans majuscule, essaie de délimiter des espaces étanches pour protéger le savoir de la séduction du narratif. Dans cette configuration, qui est celle des années 1820 et 1830, l'histoire, le roman et les Mémoires se tiennent dans une proximité étroite: chacun de ces trois pôles narratifs s'attire l'un l'autre, dans un jeu d'attraction mais aussi de différenciation réciproques.

On comprend, pour ces raisons, la concomitance du succès critique et public dont bénéficient les Mémoires et le roman historique. Les deux genres prospèrent en réponse à un besoin commun, celui de l'histoire, cristallisé comme une passion; et ils trouvent pour le satisfaire les mêmes moyens qu'offre une édition délibérément commerciale. On peut envisager plus précisément quelques points communs qui rapprochent Mémoires et roman historique. On les remarque aussi bien dans l'encadrement éditorial des textes que dans leur contenu.

Du point de vue externe de la sociologie de l'édition, on constate que les phénomènes de réception sont, pour les Mémoires et pour le roman historique, étonnamment parallèles: engouement intense, mais éphémère, resserré dans les années de la Restauration et du début de la monarchie de Juillet. Dans les deux cas, on retrouve les mêmes symptômes de spéculation éditoriale. À titre d'exemple, on peut rappeler le conseil adressé à Lucien de Rubempré par les libraires-éditeurs auxquels il propose des sonnets: comme Lucien est un peu neuf pour donner des Mémoires, qu'il produise un roman historique! Mémoires et roman historique partagent également le sort d'avoir reçu un premier accueil favorable de la part des historiens. Le promoteur de l'histoire narrative, Augustin Thierry – qui, lui aussi, a dit son admiration et sa dette à l'égard de Walter Scott –, a songé à composer une histoire de France sous la forme d'une collection de Mémoires, un peu comme le jeune Balzac a rêvé de faire la même chose grâce à une collection de romans historiques. Mais dans les deux cas, tant pour le roman historique que pour les Mémoires, l'admiration initiale des historiens doit bientôt tourner court: ce qui apparaissait d'abord comme de nouvelles méthodes narratives est trop vite dévalué en recettes de fabrication grossière par la pression des libraires-éditeurs.

Plus fondamentalement, on retiendra les points communs qui apparentent ces textes au plan interne du projet narratif. Mémoires et roman historique se rencontrent et donnent forme à l'espace intermédiaire où se font les échanges entre l'histoire et le roman – ou, pour le dire mieux, entre l'historique et le fictionnel. La même réception qu'ils partagent désigne en fait une fonction identique: Mémoires et roman historique sont traités comme deux annexes narratives du discours historique, deux proses adjacentes à l'histoire savante qu'elles entourent de récits proliférants. Cette similitude est relevée par un observateur de l'époque, Joseph-Marie Quérard, le grand identificateur de faux:

Walter Scott, ce brillant auteur écossais, qui a mis l'Histoire dans le roman, ne tarda pas à faire l'admiration de la France comme de tout le continent. Il fit école chez nous, à cette différence pourtant, que les écrivains français mirent l'Histoire en roman. Nous eûmes donc, à l'imitation de Walter Scott, des romans historiques et des Mémoires, autres romans historiques, sous des titres plus pompeux ⁶.

6. J.-M. Quérard, *Les Supercheries littéraires dévoilées*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1845-1853, 2 vol., vol. I, p. 24.

Si j'avais à problématiser ici une étude poétique des Mémoires, il me faudrait nuancer ce jugement et sans doute récuser l'identité générique qu'il pose hâtivement entre Mémoires et roman historique. Mais pour mon propos de ce jour, ce qui importe, c'est qu'un tel jugement soit possible et, dans le cadre de l'argumentation de Quérard, pertinent. Écoutons son discours sur les Mémoires qui, parus une vingtaine d'années avant ses *Supercheries littéraires* de 1845, fournissent une énorme matière à son enquête. Après les avoir condamnés au nom de l'histoire, il ne résiste pas au plaisir de s'attarder sur eux, pour leur adresser un étrange compliment :

La plupart de ces Mémoires, que l'on condamne comme supposés et surtout comme ennuyeux, impriment toutefois à notre siècle, accusé si souvent de manquer de caractère, un cachet particulier: celui de commérage. La nomenclature de ces diverses confessions serait curieuse à faire: essayons-la. Ce sont des ministres à qui l'on fait raconter soigneusement toutes les petites choses qui les touchent, et garder pour eux les secrets d'État. [...] Ce sont des chefs de la police de sûreté, qui nous épellent l'argot des bagnes et qui nous éclaboussent avec la fange du ruisseau de Paris. Et de ce fatras de Mémoires supposés nés de la Révolution, de l'Empire, de la Restauration et de la Monarchie citoyenne, que reste-t-il ?⁷

En effet, que reste-t-il ? Quérard constate que la vanité de ces écrits les condamne à un oubli rapide, déjà à l'œuvre quand il écrit ces lignes en 1845 : il parle de ces textes parus vingt ans plus tôt comme s'ils étaient, déjà, définitivement « vieillots », d'une inactualité radicale. Usé, le « mensonge » ne fait plus peur et n'appelle plus de graves condamnations: spontanément, le critique trouve un ton de moquerie légère, amusée, pour esquisser une typologie qui a l'air bizarre et qui pourtant ne manque pas de justesse. Il constate que de tout cela, il ne reste rien, ou plutôt si, quelque chose d'impalpable qui s'apparente au bruissement des paroles: « un cachet de commérage imprimé à notre siècle ». L'expression se veut évidemment péjorative: mais c'est au nom d'un système de valeurs, celui des historiens, qui ne nous lie aucunement. Apprécions ce « cachet de commérage » d'une autre manière: emportés par leur dynamisme narratif, les Mémoires en font trop. Ce qu'ils ont d'abord saisi solennellement comme historique, ils le déportent ensuite vers le fictionnel, jetant un pont narratif de l'un à l'autre.

7. *Ibid.*, pp. 110-111.

Ainsi, dans le travail de « figuration du présent comme histoire », on peut éclairer l'apport spécifique des Mémoires, distinct de celui du roman scottien. Ce dernier fournit un modèle narratif (celui que précise Balzac dans son article sur *La Chartreuse de Parme*: Scott sert de modèle pour la peinture des mœurs, pour le caractère dramatique de l'action, pour le rôle nouveau du dialogue dans le roman). En complément, les Mémoires nourrissent ce modèle narratif de thèmes, au premier rang desquels vient, dans son ensemble, l'histoire contemporaine. Première mise en intrigue de l'époque contemporaine, de ses mœurs et surtout de son histoire politique, ils l'accommodent comme une matière propice au travail de la représentation romanesque.

Les Mémoires au service du roman: le temps contemporain devient matériau pour la fiction

La vie des Français depuis quarante ans – depuis 1789 jusqu'à 1830 – est cette matière narrative qu'ils inventent.

Aux mœurs, certes, ils ne consacrent pas tant de pages que cela – à quelques exceptions près, dont par exemple les plus « balzaciens » des *Mémoires*, ceux de la duchesse d'Abrantès. Mais, si la chose n'est pas si fréquente, elle se rencontre cependant: tel mémorialiste plus ambitieux que les autres peut se risquer à livrer parfois des aperçus de sociologie historico-politique qui cherchent à s'imposer comme des codes de représentation, à constituer des *topoi*. Je m'arrêterai, pour en donner illustration, sur un extrait de *Mémoires* parus en 1829: ceux de Bourrienne, l'ancien secrétaire intime de Napoléon. Évoquant une à une toutes les réactions que suscite la nouvelle de l'exécution du duc d'Enghien, morceau de choix pour tous les mémorialistes du temps, et pas seulement pour Chateaubriand, l'auteur en vient à esquisser la réaction générale du pays dans son ensemble et écrit:

Une classe tout entière de la société, la plus influente dans les départements, ce que l'on appelle les habitants des châteaux, qui formaient, si je puis ainsi parler, *le faubourg Saint-Germain* de la province, en fut atterrée. [...] Tout le monde sait, en effet, qu'il n'était pas en France, à cette époque, un manoir anciennement surmonté de deux girouettes, qui n'eût son grand politique, et où l'on n'agitât la question de savoir si le premier consul jouerait le rôle de Cromwell, ou le rôle de Monck. Dans ces innocentes controverses, on commentait aussi le peu de nouvelles qu'il était permis aux journaux de publier, et une lettre confidentielle de Paris y servait quelquefois d'aliment à la conversation pendant plus d'une semaine. [...] Il [Bonaparte] mettait beaucoup de prix à l'opinion des châteaux parce qu'il

avait été témoin de l'influence morale que leurs habitants exerçaient dans le voisinage [...] ⁸.

Ce que l'on reconnaît pour la texture même du romanesque balzacien (une scène de la vie de province dans sa relation à la capitale, décrite avec le sérieux de l'ethnologie mais aussi l'ironie de la distance) est déjà en place ici : et qui plus est, introduit à l'occasion d'un événement marquant de la vie nationale. C'est grâce à Balzac – et pas grâce à Chateaubriand, le seul mémorialiste dont la réception soit restée toujours active –, que le lecteur de la fin du vingtième siècle n'est pas surpris ni dépaycé devant le développement d'une telle description : l'œuvre du romancier est l'intertexte qui lui rend lisible un tel passage. Mais pour les contemporains qui ont vu peu à peu se construire *La Comédie humaine*, l'ordre de l'intellection est allé dans le sens exactement inverse : pour eux, les Mémoires avaient déjà rendu prégnants de tels discours ; le talent de Balzac n'a donc pas consisté à les inventer, mais à les dominer et à les orchestrer.

C'est cependant l'histoire politique à laquelle se consacrent presque exclusivement les Mémoires : concernant les mœurs, l'initiation narrative se fait du côté de Walter Scott, tant pour Balzac que pour Augustin Thierry. La vie des Français depuis quarante ans, ces textes l'abordent sous l'aspect de la vie de l'État pendant ces années. Leurs protagonistes exclusifs sont les personnages qui incarnent l'État et dont les relations tiennent lieu de vie de l'État : monarques, ministres, diplomates, hauts fonctionnaires, favorites, dames d'honneur, etc. Peu à peu, au fur et à mesure que s'empilent les centaines de Mémoires qui inlassablement les décrivent et les mettent en scène, ces personnages sont de moins en moins référencés dans le réel, et mènent de plus en plus une existence autonome comme êtres de papier. Les Mémoires codifient l'histoire contemporaine comme une vulgate, avec ses anecdotes topiques et ses personnages enclos dans des rôles, et en même temps lui donnent la souplesse d'une première narrativisation. Ils extirpent de l'histoire contemporaine les premiers ferments de son « romanesque », tel que Marc Angenot le définit : « le romanesque discursif part de l'axiome selon lequel avec un événement brut, isolé, on ne peut rien faire (c'est-à-dire rien interpréter) et que pour pouvoir gloser, commenter, il faut insérer cet événement dans une séquence narrative, complète et linéaire, allant idéalement d'une *Vorgeschichte* à un dénouement, qui permet de rattacher l'événement à un « type »

8. Bourrienne, *Mémoires de M. de Bourrienne, ministre d'État, sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, Paris, Ladvocat, 1829, 10 vol., vol. VI, pp. 2-3.

humain, à une destinée intelligible et à un corpus de savoirs doxiques⁹ ».

Le romanesque consulaire et impérial

J'en arrive, pour montrer comment les Mémoires réalisent en partie ce programme, à l'exemple qui donne son titre à ma communication. Dans l'histoire contemporaine en question (celle des quarante années que j'ai dites), il est un moment qui « passe » particulièrement bien des Mémoires aux romans : la période du Consulat. Il est facile d'en comprendre les raisons historiques. L'historiographie insiste généralement sur l'ambivalence du pouvoir napoléonien pendant ces cinq années, entre toute-puissance et fragilité. Certes, l'éparpillement des responsabilités a cessé, un homme seul gouverne et jette les bases d'un système étatique durable, mais il n'est pas encore entouré de structures stables : qu'il disparaisse, et l'ordre entier qu'il a créé semble devoir s'évanouir. La vérité historique de cette période a, ainsi, toutes les caractéristiques dont les Mémoires sont friands : l'action y est très personnalisée autour d'une poignée de protagonistes, les grandes décisions abondent et sont prises dans des cercles restreints, sans aucune publicité des débats. Le secret, dans ces conditions, revêt un prestige fascinant, les moments d'apparition publique des personnages sont l'occasion d'une herméneutique qui cherche à décrypter leurs intentions profondes. En outre, l'incarnation absolue du pouvoir en une personne semble désigner une cible qui légitime l'organisation de complots, républicains et royalistes. Parmi les complots royalistes, celui de Cadoudal est le plus connu, auquel ont été mêlés les noms de généraux importants : Pichegru et Moreau. Pour alimenter la griserie paranoïaque qui se convainc que tout ce qui est essentiel est caché et que les complots sont partout, cette période est donc propice aux méditations les plus inépuisables.

La conséquence, dans les Mémoires qui paraissent après l'Empire, n'est pas surprenante : la parole, ressaisie, prend sa revanche et tous les bavardages naguère tenus sous le boisseau de la censure explosent. Les contemporains de ces années troubles ont eu le sentiment que de profonds événements s'accomplissaient dont ils ne percevaient que l'écume édulcorée par la presse officielle : la seule pensée politique possible, était faite de supputations fantaisistes, sans aucun moyen de

9. M. Angenot, 1889 - *Un État du discours social*, Longueuil, Québec, Éditions du Préambule, « L'Univers des discours », 1989, p. 177. « Vorgeschichte » signifie « préhistoire » en allemand.

vérification. On assiste à l'exécution publique de Cadoudal, on apprend le suicide de Pichegru, l'exil de Moreau, l'exécution du duc d'Enghien, la disgrâce de Fouché: mais on ne sait rien d'autre. Comment comprendre tous ces événements, comment les situer dans leurs tenants et aboutissants, c'est-à-dire dans la pensée du maître absolu? Si, dans tant de Mémoires, on bute constamment sur ces noms ressasés de manière obsessionnelle, c'est qu'enfin il est permis de les prononcer et d'inventer des contextes neufs pour les moments qui leur ont valu la célébrité.

Dans ce contexte, les Mémoires sont pléthore à faire surenchère de révélations – ou de fantaisie narrative, comme on voudra. On peut rappeler des titres un peu moins oubliés que d'autres: les *Mémoires* de Fouché, de 1824, où l'ancien ministre décrit les mécanismes de l'institution policière qu'il a mise en place; les *Témoignages historiques ou Quinze ans de Haute-Police sous Napoléon*, en 1833, de Pierre-Marie Desmarest, qui était un subordonné de Fouché. Il est un texte plus obscur qui présente l'avantage, pour l'analyse, d'exhiber une matière presque caricaturale: il s'agit des *Mémoires* de Louis Fauche-Borel, agent secret qui œuvrait pour la cause du futur Louis XVIII entre les années 1790 et la Restauration. Pour renverser le Directoire, puis le Consulat, puis l'Empire, Fauche-Borel passe son temps dans des complots. Une des péripéties les plus saillantes de sa carrière – de ses Mémoires – se situe sous le Consulat. Dans ces années héroïques, vivre en politique n'était, semble-t-il, qu'anticiper des morceaux de bravoure pour la mémoire écrite à venir. Fauche-Borel consacre trente pages enfiévrées¹⁰ à retracer les tenants et aboutissants d'une sombre trame, qui finit mal: son neveu, arrêté, est exécuté. Dans le cours de cette ténébreuse affaire, les lettres qui s'échangent (par exemple dissimulées dans le bambou d'une canne) portent un sens ambigu (et précaire, l'encre s'effaçant d'elle-même); des agents doubles montent des combinaisons complexes en se prétendant appuyés de Fouché (nom de code de ce dernier: « *Maradan* »)... Un activisme royaliste mené dans le secret avec, à l'arrière-plan, la figure manipulatrice et inquiétante de Fouché: on repère là des ingrédients significatifs de ce qu'on peut nommer le « romanesque consulaire », et que les Mémoires ont fortement contribué à promouvoir.

10. L. Fauche-Borel, *Mémoires de Fauche-Borel, dans lesquels on trouvera des détails et des éclaircissements sur les principaux événements de la Révolution*, Paris, Moutardier, 4 vol., vol. III, pp. 339-370.

Après avoir été essayé dans de tels récits, ce romanesque est prêt, en quelque sorte, à servir l'écrivain qui s'y montrera sensible. Son prestige n'a pas touché que Balzac. On le trouve, par exemple, dans un roman aussi fragile, intimiste, que *Volupté* de Sainte-Beuve (1834). Amaury, héros si mal à l'aise pour s'inscrire sur le fond de son siècle, y croise la figure agissante, mi-fictionnalisée de « Georges » (Cadoudal). Il est dans les confidences de ce dernier, où circulent les noms de Pichegru et de Moreau. Un an avant de publier son roman, Sainte-Beuve rendait compte avec éloge, dans *Le National*, des *Témoignages historiques* de Desmarest¹¹. Nul doute que l'imaginaire romanesque de l'auteur de *Volupté* s'est nourri des révélations historiques du mémorialiste: c'est au point qu'il a intégré Desmarest, aux côtés de « Georges », dans sa fiction: « je courus aux bureaux de la Police, auprès de M. D.¹² »... *Volupté* est paru trente ans seulement après les événements qui ont fait la trame du Consulat. À la brièveté de ce délai, on constate que la matière historique considérée semble idéalement prête, dans les années 1830, à servir à la représentation romanesque: le détour par les Mémoires fut de courte durée, mais c'est lui qui a montré la polyvalence de ce matériau, « histoire » dans tous les sens du terme.

Le phénomène apparaît encore plus remarquable si l'on considère Balzac: en effet, puisqu'il est le plus massif et le plus cohérent, l'univers romanesque construit par cet auteur est, de loin, celui qui reprend le mieux l'héritage des Mémoires en matière d'histoire contemporaine. Quand il ressaisit de manière condensée les éléments du romanesque consulaire pour l'un de ses romans, Balzac a le mérite de leur trouver un titre emblématique: *Une ténébreuse affaire*. *L'Envers de l'histoire contemporaine*, un autre de ses titres, est encore plus suggestif: il pourrait être aisément étendu à une bonne part de *La Comédie humaine*, mais aussi à l'univers que dévoilent les Mémoires historiques. Le rapprochement entre eux de ces romans a déjà été opéré par les spécialistes de Balzac; il est formulé de façon stimulante dans un article de Renée Arlettaz, qui relève « d'étranges, de nombreux traits communs entre quatre "romans chouans" de Balzac, *Les Chouans*, *Une ténébreuse affaire*, *L'Envers de l'histoire contemporaine*, et *Mademoiselle du Vissard*. Certes, les trois derniers sont en partie inspirés par la conspiration de Cadoudal et ses suites, tandis que le

11. L'article est du 20 avril 1833. Il est repris dans les *Premiers Lundis*, Michel Lévy frères, 1874-1875, 3 vol., vol. II, pp. 185-196.

12. Ch.-A. de Sainte-Beuve, *Volupté*, Paris, Gallimard, « Folio », 1986 [1834], p. 133.

premier, apparemment, ne doit rien à cet événement. Mais une parenté certaine de caractère entre les héroïnes, la proximité des époques illustrées par ces romans (1799, 1803, 1807), la place capitale occupée par Fouché et sa police, la présence discrète mais permanente de la Normandie incitent à se demander si une même source ne se trouve pas à l'origine des quatre¹³ ». Les récits oraux et écrits de la duchesse d'Abrantès ont constitué, selon Renée Arlettaz, l'aliment principal de l'imaginaire balzacien en matière de romanesque consulaire et impérial. L'intertexte paraît cependant beaucoup plus large: le jeune écrivain vivait au cœur du foyer de production qui inondait le marché de Mémoires et en obsédait la conscience historique contemporaine. Concernant Fouché et sa police, par exemple, ce sont des Mémoires – ceux de Fouché au premier chef – qui ont d'abord dégrossi l'objet: en constituant la police secrète comme mythe et en l'entourant, en outre, de premières propositions narratives. La figure inépuisable et perpétuellement « ténébreuse » de Corentin, qui opère dès l'époque de la Terreur (*Les Chouans*) et est encore là pour traquer Lucien et Vautrin au début de la Restauration (*Splendeurs et misères des courtisanes*), en donne une incarnation romanesque: elle a la même longévité que le ministre. Se plaçant du point de vue de *La Comédie humaine* pour juger le développement de ce foyer narratif cohérent, Renée Arlettaz le nomme « chouan »; du point de vue « archéologique » des Mémoires qui précèdent l'œuvre balzacien, il est préférable de le dire « consulaire ».

Préfaçant *Le Roman historique* de Lukács, Claude-Edmonde Magny écrit que « tout imaginaire apporte avec lui son temps et son espace propres », et que la force de Balzac a consisté à opérer « l'annexion, l'assimilation totale du temps et de l'espace objectifs à l'univers de *La Comédie humaine* »: « à la fin d'*Une ténébreuse affaire*, Napoléon devient tout naturellement un personnage de *La Comédie humaine*¹⁴ ». On peut ajouter qu'il avait été apprêté pour cela par des centaines de Mémoires. Débordant la période du Consulat, le temps du pouvoir napoléonien a été construit par les Mémoires comme un chronotope romanesque de référence, celui-là même que, par exemple, définit précisément, en 1831, la préface à *Histoire des Treize*: « Il s'est rencontré, sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même

13. R. Arlettaz, « Balzac, la duchesse d'Abrantès et les romans chouans de *La Comédie humaine* », *L'Année balzacienne* 1975, Paris, Garnier, 1975, pp. 81-88, p. 81.

14. Cl.-E. Magny, « Préface » à G. Lukács, *Le Roman historique*, op. cit., p. 9.

sentiment, tous doués d'une assez grande énergie [...] » (V, 787). Paris sous l'Empire est devenu l'espace-temps fantasmatique où tout était possible à qui le voulait, entre autres les activités de prestige prêtées à la confrérie secrète des « Treize¹⁵ ». Ce sont en fait les Mémoires qui ont distordu ce cadre spatio-temporel et l'ont rendu apte à accueillir cette fantaisie romanesque. La manière dont ils ont miné l'histoire des historiens pour imposer un nouveau système épistémologique est reprise à son plus grand profit par le romancier. Celui-ci ne s'en cache guère quand, continuant la préface à *Histoire des Treize*, il lui faut trouver un comparant pour évoquer l'abondante matière qui se présente à lui :

Quant aux Treize, l'auteur se sent assez fortement appuyé par les détails de cette histoire presque romanesque, pour abdiquer encore l'un des plus beaux privilèges de romancier dont il y ait exemple, et qui, sur le Châtelet de la littérature, pourrait s'adjuger à haut prix, et imposer le public d'autant de volumes que lui en a donné la CONTEMPORAINE. (V, 790-791)

Dans cette préface datée de 1831, mais effectivement écrite en 1834, Balzac désigne directement l'histoire politique comme une matière propice à l'exercice de son art : ce dernier semble n'avoir qu'à transformer ce qui est « presque romanesque » pour qu'il devienne véritablement la matière de romans. De manière significative, ce constat passe par la référence à des Mémoires : l'allusion à la « Contemporaine » se donne pour un clin d'œil plaisant, mais tombe à propos en rappelant le titre le plus réputé et le plus provocant de mémoire fictionnalisée de l'histoire récente. À la suite des mémorialistes, le romancier se trouve ainsi le mieux placé pour évoquer celle-ci. C'est le sens qu'on peut trouver aux propos de l'« abbé Carlos Herrera », dans la brillante leçon sur « l'Histoire » qu'il fait à Lucien, dans *Illusions perdues* : il faut chercher « dans l'Histoire les causes humaines des événements, au lieu d'en apprendre par cœur les étiquettes » (V, 696). C'est là ce que disent tous les mémorialistes soucieux de légitimer leur ouvrage.

Aux côtés du roman historique, les Mémoires méritent donc d'être mis en valeur comme un modèle discursif qui compte dans le renouvellement de l'esthétique romanesque que déclenche Balzac. Ces textes sont encore narrativement très actifs au moment où, dans les années 1830, des romanciers reprennent certains de leurs éléments thématiques. Ils ne sont pas comme une matière inerte dont il aurait fallu réveiller les significations ; c'est par leur propre dynamisme que ces

15. Activités que Balzac, d'ailleurs, ne mène pas vraiment au bout des promesses énoncées dans la fameuse préface.

textes se sont trouvés portés vers les romanciers et ont forcé l'attention de ces derniers. Les Mémoires constituent ainsi un lieu privilégié pour observer la convergence, dans l'imaginaire des années 1820 et 1830 et dans celui de Balzac, de l'historique et du romanesque.

(Université de Grenoble)